

C-P Productions présente

# LA TERRE ÇA VAUT DE L'OR !

Un film de Eric Maizy



# DU JT AU FILM AUTOPRODUIT : UN ENTRETIEN TERRE-À-TERRE

Propos d'Eric Maizy recueillis par Pierre Carles, réalisateur

**- Comment en es-tu venu à t'intéresser à ce combat pour le maintien d'une activité agricole dans une petite ferme du Lot menacée par la spéculation immobilière ?**

- Je travaillais comme JRI à la rédaction de France 2 à la fin des années 90 lorsque j'ai été nommé responsable de la rubrique « agriculture ». A l'époque, on s'intéressait peu à la petite agriculture à taille humaine, au modèle défendu par la Confédération Paysanne, un syndicat alors minoritaire qui s'était fait connaître du grand public par l'attaque du Mac Donald's de Millau avec pour but de dénoncer « la mal-bouffe ». La rubrique « agriculture » du journal télévisé était rattachée au service « économie » et mon prédécesseur à ce poste était proche de la FNSEA, la plus puissante organisation agricole, plutôt partisane du modèle productiviste. Les reportages que l'on voyait au journal télévisé insistaient sur la France comme grand exportateur de produits agricoles. On faisait des sujets au salon de l'Agriculture sur le « concours des 100 quintaux de blé à hectare » ou la vache produisant le plus de lait, des choses comme ça.

**- Que s'est-il passé pour que tu ne marches pas sur les traces de ton prédécesseur ?**

Jusque-là, j'avais surtout exercé le métier de caméraman d'actualité. J'étais passé par une école de journalisme mais je n'avais pas été amené à travailler en tant que rédacteur à France 2. Si j'avais été journaliste-rédacteur au journal télévisé, j'aurais probablement dû me comporter comme mes confrères et faire l'éloge de la croissance, de la production, des exportations agricoles... Or en tant que caméraman, je n'étais pas responsable du commentaire ni du montage des sujets que je tournais.

L'œil rivé derrière l'oeilleton de ma Bétacam, je pouvais observer les choses avec un peu plus de détachement et de recul. Il faut aussi dire qu'à ce poste, c'est plus difficile de tricher. Tu ne peux pas demander aux gens de fabriquer ce qui n'existe pas. En revanche avec les mots...

Les rédacteurs, eux, apprennent très vite à respecter la commande, à intégrer le discours des chefs ou de la direction, jusqu'à parfois tordre la réalité. A leurs yeux, tout ce qui était alternatif n'existait pas ou s'apparentait à une orientation « idéologique » écolo-gauchiste. Or je voyais bien, moi, que les solutions concrètes - rationnelles d'un strict point de vue économique - se trouvaient du côté de la petite ou moyenne agriculture, des paysans qui nourrissaient leurs vaches avec de l'herbe plutôt qu'avec du maïs/soja. Les initiatives « alternatives » que je rencontrais me paraissaient la plupart du temps logiques, simplement rationnelles. *Grosso modo*, seul le point de vue de la FNSEA était pris en compte dans les reportages télé à cette époque.

**- En t'installant avec ta famille en milieu rural, dans le Lot, tu as peut-être aussi été amené à voir les choses autrement ?**

Oui, c'est certain. L'agriculture que je découvrais sur les Causses, entre Figeac et Gramat, était parfois une petite agriculture à caractère familial, à taille humaine, loin du modèle vanté par le ministre de l'Agriculture. Et en devenant responsable de la rubrique « agricole » à la rédaction, je me suis dit que j'aurais la possibilité de faire entendre un autre son de cloche sur ces sujets-là.

- **Quand as-tu occupé ce poste de journaliste agricole à la rédaction de France 2 ?**

- Entre 1998 et 2002. Je suis arrivé dans ce service au moment de la crise du porc. Les producteurs de porcs n'arrivaient plus à écouler leur production. Ils se retrouvaient en situation de surproduction et commençaient à faire faillite. C'était terrible, certains se suicidaient. Et comme leurs installations surdimensionnées polluaient énormément les sols, notamment en Bretagne, ils n'avaient pas bonne presse. J'aurais pu avoir un peu de compassion pour leur sort, tout en signalant qu'ils polluaient trop, ce qui ressortait de la plupart des reportages sur cette crise à l'époque, mais j'ai préféré aller voir les vrais responsables : les banquiers. Je me suis intéressé aux banques qui avaient poussé ces éleveurs à s'endetter, notamment le Crédit agricole. Ce sont ces gens-là qui avaient financé les élevages industriels de porcs, qui avaient poussé à la consommation de crédits d'équipement, en sachant pertinemment qu'on élevait plus de porcs que nécessaire et que cela allait finir par une crise de surproduction. Je suis allé interviewer un responsable du Crédit agricole à ce sujet. En partant, l'attachée de presse m'a dit, à moitié en plaisantant : « A bientôt pour les poulets ! ». Ce cynisme m'a écœuré et je les ai critiqués dans mon sujet. Résultat : pendant trois ans, les responsables du Crédit agricole n'ont plus voulu répondre à mes demandes d'interviews. Je me souviens aussi d'un producteur de porc en faillite, un type désespéré. Lors de l'interview, toute la filière agricole traditionnelle l'entourait : le gars de la FNSEA locale, le type du Crédit agricole, un type du ministère de l'Agriculture... En fait, ils l'encadraient pour qu'il ne pète pas les plombs. Ils ne voulaient surtout pas qu'il parle et risque de remettre en cause le système.

J'ai demandé au caméraman qui m'accompagnait de filmer cette brochette d'« encadrants », de montrer à quel point la parole du pauvre éleveur était bâillonnée.

Ça ne m'a pas valu que des amis dans le milieu mais, étonnamment, j'ai eu de bons rapports avec Luc Guyau, le leader de la FNSEA, alors même que j'ironisais sur leurs opérations de propagande. Après l'attaque du Mac Do de Millau par José Bové et les gens de la Confédération Paysanne, la FNSEA a essayé de faire croire qu'elle se battait elle aussi contre la « mal bouffe », pour les petits producteurs locaux. Je me souviens qu'ils ont monté des opérations de communication « Mac Do Roquefort » ou « Mac... » C'était du n'importe quoi ! (rires)

- **Mais si tu pouvais raconter ces choses-là dans le JT de France 2, pourquoi avoir été amené à réaliser « La Terre ça vaut de l'or ! » à l'extérieur de la télévision, indépendamment de ton travail sur le petit écran ?**

- Dans le cadre du JT, je ne pouvais réaliser que des sujets d'une durée de une minute trente ou deux. J'aurais pu proposer, certes, des reportages plus longs à « Envoyé spécial », le magazine de la rédaction. C'est d'ailleurs ce que j'ai fait. Mais je suis tombé au mauvais moment : les deux journalistes responsables de l'émission avaient envie de me commander un sujet qui tire à boulets rouges sur la FNSEA, sentant que le vent était en train de tourner... J'étais en discussion avec elles lorsque l'arrivée de la télé-réalité, avec le « Loft », a fait chuter l'audience de l'émission de France 2. Elles ont abandonné le sujet.

- **Et tu as donc fini par filmer le combat de « La Terre »...**

- Ce sont eux, en fait, qui sont venus me chercher en 2005. Jean-François et Marie, le couple d'éleveurs de chèvres qui fabriquait et vendait du fromage à *La Terre*, avaient appris qu'un journaliste de France 2 s'était installé dans leur coin. Ils m'ont contacté et m'ont demandé si je pouvais leur donner un coup de main en tournant un petit film de communication.



## - Sans budget ?

- Oui, ils n'avaient pas d'argent. Je devais tout faire tout seul : le tournage, le montage, le mixage, la fabrication des dvds. Ils pensaient que j'étais compétent dans tous ces domaines alors que je n'avais jamais touché les manettes d'un banc de montage vidéo de ma vie (rires). J'ai réussi tant bien que mal à réaliser une vidéo de vingt minutes qui expliquait pourquoi il fallait défendre la vocation agricole de cette ferme. Lorsque je l'ai achevée, Jean-François et Marie, le couple d'éleveurs, mais aussi Alex et Manue, deux jeunes qui cherchaient à s'installer et à prendre leur succession, sont venus visionner accompagnés d'un réalisateur qui était leur « caution cinéma ». Je n'en menais pas large. J'ai eu l'impression de me retrouver devant une brochette de « commissaires politiques » (rires). Mon petit film les a laissés un peu perplexe mais en voyant les réactions après les premières projections ils se le sont appropriés. Ça leur a permis de populariser leur lutte.

## - Et quand en es-tu venu à fabriquer un documentaire sur cette histoire ?

- C'est à l'été 2006, au moment de la fête de soutien de la ferme de *La Terre*. Ce jour-là, un acheteur belge - un dénommé Brénez - est passé le matin et a fait part de son intention d'acheter *La Terre*. C'est à partir de ce moment-là que la question de la vente de la ferme à un non-agriculteur s'est posée. Le type n'était pas du coin et se fichait complètement de ce que l'on pouvait penser de lui.

Ça ne lui posait pas de problème de se mettre les gens à dos dans le Lot, contrairement à d'autres acheteurs potentiels. Il faut préciser que la ferme et les terres aux alentours n'appartenaient pas à Jean-François et Marie, ils ne faisaient que travailler sur place. Ces derniers étaient de simples locataires. Le soir de la fête, un gars du coin que je connaissais bien, Jacky Dupety, a pris la parole devant tous les participants pour les convaincre d'être plus offensifs, de se lancer dans le combat pour *la Terre*. La mobilisation avait commencé depuis quelques mois mais sans conscience qu'il fallait agir vite.

Son intervention a été très applaudie jusqu'à ce qu'il lance une phrase du genre « Et si ça ne suffit pas, on prendra des Kalachnikovs !!! ». Je me souviens de la consternation dans l'assemblée. Mais ça n'a pas pour autant enrayé la dynamique de départ. C'est à ce moment-là que je me suis dit que je devais réaliser un documentaire. Quinze jours plus tard, j'achetais une caméra, un pied et un micro. Des militants de l'association « Vivre sur les Causses » ont multiplié les réunions d'information, ont interpellé les élus locaux, ont alerté les médias. « L'Humanité », « Politis », « La Croix », « France Culture » ont débarqué, et même TF1. Mais ces gens-là ne restaient pas longtemps alors que je comptais profiter du fait de vivre sur place pour pouvoir approfondir le sujet.



**Tu n'avais jamais réalisé autre chose que des sujets de JT jusque là ?**

- Non, je n'avais pas véritablement de culture du documentaire. J'ai dû apprendre tout seul. Je ne me suis pas donné de consignes si ce n'est qu'il fallait être au plus près de différents acteurs, tourner tout ce qui se présentait. Je ne savais pas où donner de la tête, c'était un vrai toboggan. Mais petit à petit, je me suis retrouvé interdit de tournage par l'acheteur belge, par le notaire, par les élus locaux, par les représentants de la chambre d'agriculture... Ils avaient réalisé qu'ils n'allaient pas avoir le beau rôle devant la caméra. J'ai réussi à les filmer un peu au début mais au bout de quatre/cinq mois ils n'acceptaient plus ma présence. Ça m'a obligé à me focaliser sur les défenseurs de *La Terre*, de ne raconter l'histoire plus que de leur point de vue, ce qui s'est avéré une chance d'un point de vue narratif.

**Tu étais de toute façon aux côtés des militants pro-«Terre» et en désaccord avec les propriétaires ou les acheteurs ?**

- Oui, j'étais en empathie avec tous ceux qui luttait pour que *la Terre* conserve une vocation agricole. Je n'étais absolument pas un observateur neutre. Mais j'ai fini par réaliser qu'il fallait que je prenne un peu de distance.

**Comment Alex et son amie Manue considéraient le tournage, eux ?**

- Au printemps 2007, lorsqu'ils ont quitté le projet de reprise de *La Terre* en raison d'une mésentente avec Jean-François et Marie, Alex et Manue m'ont dit quelque chose comme « On est désolés que le film s'arrête là, Eric ». Ils pensaient probablement que je réalisais un film sur leur histoire et qu'une fois éloignés du projet le tournage serait interrompu. Or je me suis rendu compte que mon envie de tourner ne faiblissait pas. J'ai peut-être compris là que je réalisais un documentaire indépendant et non un film au service de telle ou telle personne ou de telle ou telle cause, aussi sympathique soit-elle.

**C'est à ce moment-là qu'un autre jeune couple se propose de reprendre l'exploitation agricole de Jean-François et Marie.**

- Oui, Stéphane et Sabine sont arrivés l'été 2007, au pire moment. L'expert venait de chiffrer le prix de vente de la ferme à plus de 350 000 €, une somme astronomique alors que ceux qui voulaient que ça reste une exploitation à vocation agricole n'avaient pas réussi à réunir plus de 80 000 euros. On voyait aussi les élus locaux se défilier les uns après les autres ; bref, ça se présentait mal.

**Comment s'est poursuivi le tournage à ce moment-là ?**

- Après le départ d'Alex et Manue, j'étais moins présent physiquement. Mon boulot à France 2 et ma vie de famille me prenaient beaucoup de temps...



## - Et les partisans de la Terre ne te tenaient pas au courant des derniers développements...

- Oui, j'ai raté pas mal de choses à ce moment-là. Mais ce n'était pas si grave en définitive : je filmais moins les réunions, les prises de décision, les interpellations des élus, les actions tous azimuts, mais je me focalisais plus sur les conséquences de tout cela, sur les effets.

Ça m'a obligé à me recentrer sur un seul lieu – la ferme de *La Terre* – et quelques personnages. On découvrait désormais tout depuis la cuisine ou la cour de Jean-François et Marie. Chaque fois que je passais les voir, ils me donnaient leur version de ce qui s'était passé. C'est aussi à ce moment-là que Marie a commencé à être plus présente sous l'œil de ma caméra et à prendre une plus grande importance dans le récit. Je l'avais un peu négligée jusque-là. Je suis en quelque sorte entré dans leur intimité, ce qui n'avait pas été le cas lors de la première année de tournage.

## - Et Stéphane et Sabine, les nouveaux arrivants, ont facilement accepté d'être filmés ?

- Ils n'ont pas trop eu le choix (rires). En arrivant à *La Terre*, ils ont bien vu que j'étais tout le temps là, que le tournage faisait partie des meubles, que c'était presque une contrainte obligatoire ; ils m'ont peut-être aussi perçu comme un allié alors que, au moment où ils avaient présenté leur projet de reprise de *La Terre* à la réunion de l'association « Vivre sur les Causses », ils ne s'étaient pas fait que des amis. On leur reprochait de ne pas porter un projet assez « politique » ou déclaré comme tel. Peut-être espéraient-ils que mon film permette de les voir autrement ?



## - Quand t'es-tu dit qu'il fallait commencer à monter le film ?

- Ma grande erreur, c'est de ne pas l'avoir fait au fur et à mesure, comme le fait par exemple Agnès Varda. Je me suis retrouvé avec plus de 125 heures de rushes. Il me fallait 15 jours non stop pour tout voir ! Impossible de donner ce matériau à un monteur. J'ai tout retranscrit dans des cahiers avant de commencer à monter sur papier. Puis j'ai commencé, seul, le montage des images et des sons. À l'arrivée : cinq heures de sélection d'images pour la première partie du film et sept heures pour la seconde. C'est seulement à ce moment-là que Matthieu Parmentier est intervenu sur le film. Il a monté la première partie jusqu'à ce que Mélanie Laporte ne prenne le relais pour la seconde partie. Le montage s'est étalé sur plus de trois ans, faute de moyens. France 3 Midi Pyrénées n'ayant pas voulu du documentaire, il a été réalisé avec les moyens du bord. Je ne sais pas si je recommencerais à travailler comme ça mais il me semble que le jeu en valait la chandelle : il existe peu de films abordant la question du maintien de la vocation agricole de la terre. Or c'est fondamental, non ?

# LA TERRE ÇA VAUT DE L'OR !

Un film de Eric Maizy



Conception graphique Doris Cautour

(86 mn- France- 2015)

**Montage :** Mélanie Laporte, Matthieu Parmentier

**Musique :** Seb Martel

**Mixage :** Jean-Jacques Vogelbach

**Etalonnage :** Melody Gottardi

**Authoring DVD :** Antonin Richard

**Illustrations :** Véronique Abadie

Eric Maizy est journaliste et caméraman. Il a suivi pendant 4 ans le monde agricole pour le journal télévisé de France 2. Il vit dans le Lot depuis 1999.